

les nations, nous persistons à penser que l'étude du latin n'a rien perdu de son importance, et que les élèves qui le cultivent ne ressemblent en rien à cet anachorète de la Haute-Egypte, qui, par obéissance, allait régulièrement deux fois par jour verser de l'eau au pied d'un arbre desséché depuis longtemps. Loin de nous également l'injustice ou l'aveuglement qui nous feraient méconnaître l'empire qu'ont acquis les sciences à notre époque et les éminents services qu'elles nous rendent ! Mais les deux questions parce qu'elles sont distinctes, sont-elles exclusives ? Et ne pourra-t-on reconnaître les avantages du latin et des lettres sans paraître condamner les sciences ? Nous ne le croyons pas. En face de ces deux branches du savoir, l'humanité sera toujours comme cette mère qui avait deux jumeaux si ressemblants que pour les distinguer elle attachait au cou de l'un une faveur bleue et au cou de l'autre une faveur rouge.

Pour se rendre compte du rôle important que joue le latin dans l'enseignement, il est nécessaire de se former une idée nette du but que poursuit l'éducation. Car comment apprécier la valeur d'un instrument si l'on ne connaît qu'imparfaitement l'ouvrage à exécuter ; comment juger les moyens, si l'on ne voit que d'une manière confuse le but à atteindre ? Quel est donc le but de l'éducation ?

Nous nous trouvons ici en face de deux systèmes opposés que Montaigne eût nommés, l'un, le système des têtes *bien pleines*, l'autre, le système des têtes *bien faites*. Le premier regarde l'intelligence de l'enfant comme une table rase qu'il faut garnir le plus possible. Ses partisans courent aux programmes, et, constatant qu'il n'y a là ni physique, ni chimie, ni histoire naturelle, ni mécanique, ou que sais-je encore ? se récrient et publient partout que l'on n'apprend rien. A les entendre l'on